

Marie-Claude Bouthillier  
Résister, se dissoudre  
L'Écart... lieu d'art actuel Rouyn-Noranda  
du 26 novembre au 19 décembre 04

Se réincarner

Par Jean-Jacques Lachapelle

Le titre Résister, se dissoudre prend appui sur le comportement des matériaux que Marie-Claude Bouthillier met en relation. La douzaine d'œuvres regroupées pour composer l'exposition présentée à L'Écart de Rouyn-Noranda relève en effet du jeu de diffusion de la peinture acrylique sur la toile ou le papier mouillés. En séchant, le support stoppe le mouvement de dilution et le pigment se fixe, exhibant selon son intensité chromatique sa dissolution plus ou moins prononcée. Les parties du support laissées sèches sont une résistance naturelle à la diffusion du pigment. Le procédé est particulièrement efficace pour composer des textures organiques et dans le cas des grandes toiles abstraites, l'effet est proprement cinétique.

Résister, se dissoudre résonne également comme un mantra que répète chaque œuvre pour le spectateur. Un mantra que l'artiste a insufflé aux œuvres, l'enjeu étant justement que le pigment conserve un peu de la forme primitive de l'application. L'observation de ce phénomène permet à l'artiste d'anticiper en partie le résultat. Mais chaque œuvre comporte en même temps une grande part d'autonomie. S'instaure un minimalisme rendu gigantesque et complexe en raison des lois de la physique des fluides.

Résister, se dissoudre devra aussi s'entendre comme une manière d'être peintre, d'être un être social et d'être un être humain, et une tentative de dépasser ces conditions humaines, par celle je dirais d'une réincarnation animale. Et c'est sans doute dans cette dernière tentative que les récentes œuvres de Bouthillier sont particulièrement audacieuses. On la savait peintre, être social, être humain; mais de la voir se transformer en animal, avec des procédés et un esthétique qui rejoint le raffinement des arts primitifs, est proprement stupéfiant.

D'abord, nous avons de grands autoportraits, grandeur nature. Le corps est ballant, les pieds tournés vers l'intérieur, sans main; les vêtements mouillés de l'artiste ayant servis au décalque d'un gabarit. La tête, elle, subit un effacement presque complet du faciès, qui dans certains cas, est tout près d'épouser la texture du corps.

Deux autoportraits affichent aussi les fameuses initiales mcb qui ont occupé une importante place dans la production de l'artiste au cours des dernières années. Coulées d'encaustique sur de très grands canevas, ces initiales ont imité la geste picturale -- le coup de pinceau, par exemple --, en se substituant au médium. Ici, en raison de l'autoportrait, les initiales s'investissent d'une toute autre valeur. Elles inscrivent sur les corps l'identité de l'artiste, révèlent sans ambiguïté l'autoportrait. Dans un, elles composent le demi-corps surmonté d'un rond bleu comme tête. Sur l'autre, les initiales reproduisent la vaste chevelure de l'artiste sur le rond bleu qui surmonte le demi-corps. Et l'orientation, le sens de lecture des initiales, indique une poussée vers l'extérieur. L'artiste semble prête à s'en départir.

Ce qui advient d'ailleurs dans les autres autoportraits, où l'animalité de la tête est saisissante, et amusante à la fois. Les cheveux, brossés d'un trait de part et d'autre de la tête, composent de larges cornes de bouc, ou les pattes inférieures d'un insecte aux élytres picotés. Le faciès est un masque qui réitère le désir d'affranchissement d'une condition humaine trop étroite et d'abandon invocatoire à des forces supérieures.

Les grandes toiles abstraites font écho à ce désir d'abandon. Un abandon que le peintre éprouve déjà dans la réalisation de la peinture. L'artiste jette de gros points d'acrylique selon un tracé prédéterminé, parfois montée sur un engin qui permet de circonscrire toute la grande surface mouillée, sans la souiller. La réalisation devient alors la répétition d'un geste ritualisé en même temps qu'un exercice d'endurance physique et de dextérité.

L'abandon s'empare également du regardant. Le grand format implique tout le corps. Les petits points blancs alignés sur toute la surface d'un canevas écru dansent obstinément sous notre regard. Les taches rousses fuyantes disposées en cercles concentriques créent une attraction vibrante. Le grand tableau bleu presque totalement bouché par les flaques de pigments chatoie. Cette part de plaisir dans la contemplation de l'œuvre enveloppante et engageant tout le champ visuel est une préoccupation consciente de l'artiste.

Mais il y a autre chose. Épinglées au mur sans châssis, ces grandes toiles abstraites apparaissent comme de grands batiks africains qui évoqueraient avec économie et subtilité des pelages de la faune ambiante. Le plus ingénu, c'est que les pelages des grandes toiles abstraites sont les mêmes qui habillent le personnage des autoportraits. Et pour bien marquer cette parenté, Bouthillier a placé en vis-à-vis, deux grands autoportraits avec leurs correspondances abstraites. Dans toute l'exposition, les autoportraits et les toiles abstraites se font face, s'intercalent et se côtoient.

Ces fourrures, couvertures, vêtements ouvrent toute une avenue de réflexion sur le désir/nécessité de l'humain de s'envelopper de la peau des animaux. Par nécessité, certes; mais souvent pour le plaisir sensuel que procure les fourrures, les cuirs. Pour le plaisir visuel aussi, et dans ce cas, plaisir redirigé vers l'entourage. C'est aussi le confort que procurent les matériaux naturels qui, à l'inverse des tissus synthétiques, respirent au même rythme que la peau humaine.

Mais Bouthillier va plus loin. Dans un travail ultérieur, elle avait composé des demi-corps fauves surmontés de petits ronds en guise de tête. Elle reprend ses travaux, les joint par la taille et les place à l'horizontal obtenant ainsi une tête de la même nature que le corps. Quand les petits ronds évoquaient l'esprit mathématique de la tête, l'activité cérébrale absente de tout corps, la grosse tête fauve dénote la volonté de restituer au corps sa part de faculté intelligente.

On savait l'intérêt de Marie-Claude Bouthillier pour les questions des origines. On lui a connu l'interrogation sur l'origine de la langue et de l'écriture avec le cycle « Babel », sur l'origine et l'écriture de soi avec le cycle des initiales « mcb ». Voici qu'elle explore dans Résister, se dissoudre, peut-être à son insu, l'origine animale de l'être humain. Et en arpentant la salle, on a l'impression que ce mouvement de dissolution vers le règne animal nous humanise profondément.

Jean-Jacques Lachapelle